

Occuper le straight park

Gabriel Cholette

Numéro 334, printemps 2022

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/98112ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Cholette, G. (2022). Occuper le straight park. *Liberté*, (334), 34–40.

Occuper le *straight park*

Les stakeparks ont longtemps été investis par des hommes hétérosexuels qui performaient le genre au plus près de ses codes, et ce, malgré l'aspect contestataire associé à ces lieux devenus presque mythiques. Cet été, pourtant, en pleine pandémie, des dizaines de jeunes queers de Montréal prennent d'assaut le parc sous le viaduc Van Horne et y revendiquent leur droit d'être aussi dans cet espace, dont l'occupation, depuis ses tout débuts, est la contestation de l'ordre établi.

Par Gabriel Cholette

Va-t-on l'enterrer en terre chrétienne alors qu'elle cherche volontairement son propre salut ? [Un des fossoyeurs, à propos d'Ophélie.]

— Shakespeare, *Hamlet*

Vendredi après-midi, au gym extérieur de la rue des Carrières. Deux hommes commentent la présence de carcasses de bières au sol, pendant que je fais des abdos sans chandail avec un mal de tête profond. Ces hommes – soixante ans environ –, je les écoute. Ils commentent avec une déception affectée (et non pas sans ironie) le fait qu'ils aient manqué le party, un party où j'étais la veille, à partir des petites heures de la nuit jusqu'à celles, fatidiques, où la vie commerciale reprend son cours.

Cette expression, « le party », je la trouve réductrice, car, malgré les apparences, une sorte de mouvement social s'est produit cet été. Les deux hommes ne le savent certes pas, parce qu'aucun média n'en a parlé. Mais, à Montréal, pendant la pandémie de la covid-19, à l'initiative de trois personnes trans du Mile End (Dolly Frank-Harry, Samantha Blake et Opi), des gens marginalisés ont occupé le stakepark sous le viaduc Van Horne pour apprendre et pratiquer la planche à roulettes, et, quand les regroupements ont pris de l'ampleur, pour faire la fête, oui. Ces rassemblements, au milieu des rampes de skate et sous les projecteurs tout juste installés par la Ville, ont permis à plusieurs personnes, comme moi, de se retrouver et de s'aimer alors que les regroupements intérieurs demeuraient interdits. Pas toujours à distance, je l'avoue. Sauf que, dans cet univers hors-la-loi, quelque chose de magique s'est produit. Une oasis dans un désert d'austérité.

Ça fait que je les écoute sans broncher, ces hommes, l'oreille tendue, parce que je suis avide d'entendre leur verdict sur cette scène de crime. Je les regarde contempler les signes de l'infraction, et je constate que c'est assez dégueulasse, en

fait : des corps morts de bières jonchent le sol, empêchant presque le bon déroulement des activités musculaires des *gym rats* auxquels je me suis joint. J'entends les boomers, cheveux raidis, longs manteaux gris, commenter l'audace de faire une fête extérieure pendant la pandémie (ils ont sans doute été habitués dans leur jeune temps à la dissidence, aux révolutions accompagnées de toutes sortes d'épithètes). Ils sourient, sans trop comprendre. Ils sourient. Et ça me plaît, dans le fond ; il y a une partie de moi qui se réjouit qu'ils voient dans ces signes quelque chose de positif, plutôt que négatif, même s'ils ne les comprennent pas tout à fait.

Ces fossoyeurs d'Hamlet, je les connais bien. Je les associe à une partie de la population que j'ai généralement arrêté de côtoyer, celle qui ne se pose pas de questions sur les normes sexuelles qui règlent la société. À ma défense, j'ai arrêté de les côtoyer parce que je me suis vite tanné qu'on me voie comme un des membres arc-en-ciel de la « diversité ». Qu'est-ce que ça sous-entend, vraiment, de se faire dire qu'on est *divers* ? Malgré tout, au sol, fragile sans mon armure, j'ai bien conscience qu'une partie de moi souhaiterait les aimer – et j'aimerais qu'ils m'aiment, eux aussi, qu'ils voient les bières vidées comme je les vois, moi, de la perspective particulière qui est la mienne. Ils me rappellent mon père, un homme sensible de la génération X, qui, malgré le fossé qui nous sépare parfois, m'a toujours bercé d'amour avec ses beaux yeux pers. N'est-ce pas la caractéristique des yeux pers, de pouvoir changer ? Je veux y croire.

Comme Hamlet, je voudrais aller les rejoindre afin de leur parler de légitimité sociale et de rédemption inespérée. Surtout, j'ai envie de les prendre par la main pour qu'on parte, ensemble, dans le fin fond de mon vécu, parler des œuvres et des lectures qui ont nourri l'imaginaire de contre-culture que j'associe au skate. Constater qu'il y a quelque chose qui parle dans ces canettes de bière qui s'étendent du stakepark du Mile End jusqu'au gym extérieur des Carrières, que ce débordement a eu lieu parce que mon monde à moi est fortement réprimandé par le corps policier, qu'une patrouille est arrivée et a tassé les débordés jusqu'à ce qu'ils aient quitté l'arrondissement surveillé. Montrer qu'il n'y a que frontières et rapports de force dans cette histoire de bières mortes. Qu'en occupant cet endroit, il s'agissait aussi de franchir des limites géographiques et symboliques.

C'est pour ça que je veux aborder de front ce party, qu'on a pris comme un espace de liberté, alors que, non, rien ne nous invitait à le faire. Surtout pas au stakepark, un lieu qui est déjà en marge de la société dominante, mais qui reproduit lui aussi les exclusions les plus communes qui la fondent. J'ai participé à ces événements, et j'aimerais témoigner de

l'importance sociale et de la signification que j'accorde à ce mouvement, en retraçant les enjeux liés à la sexualité et au genre qui le sous-tendent. Beaucoup est en jeu (*at stake*) dans cette occupation du stakepark, malgré ses apparences anodines, et j'aimerais mener l'enquête avec vous, lecteur·trices de *Liberté*, afin de voir comment elle chamboule les assises de notre société hétéronormée, représentée métonymiquement par les stakeparks – ou, pourrait-on dire, les *straight parks*.

Mouvement social revendicateur

Le skate est un acte d'occupation des espaces publics. Ça, je l'ai appris quelques mois après le début de l'événement au parc montréalais, en lisant le livre du planchiste américain Iain Borden, *Skateboarding and the City: A Complete History*. Dans ce livre, on apprend que la culture du skate procède par appropriation depuis sa naissance. Dans les années 1970, suivant la popularisation du surf, les skaters pratiquent leur sport dans les piscines privées de banlieue, laissées vides pendant les journées de canicule où l'eau est rationnée. Ils y inventent entre eux la « règle » des quinze minutes, qui correspondent au temps moyen avant l'arrivée de la police. Dans les années 1990, tandis que les villes américaines rendent illégal le *street skating*, les planchistes résistent à cette injonction et continuent d'envahir les espaces privés et publics de renom, comme les parvis des grands théâtres et des musées. La liste des lieux est longue, et on pourrait y ajouter un cas d'ici, la place de la Paix à Montréal, qui a finalement été cédée aux skaters à l'été 2015, après des années d'occupation illégale et de contraventions salées. Souvent qualifié d'anarchiste et d'anticapitaliste, le skate comme mouvement social témoigne d'une attitude contestataire envers les assises de la société, en prônant des comportements qui risquent de choquer les individus les plus conservateurs.

Il est remarquable que des groupes de *stoners* – lire ici, des personnes dont les habitudes sont considérées comme illégitimes – se soient emparés d'espaces urbains et aient forcé la légitimation de leur culture. Une culture qui est devenue si importante qu'elle a fortement marqué la musique alternative rock des années 2000, a fait de Tony Hawk un personnage de jeu vidéo et a récemment mené la marque de vêtements de skate Supreme à être vendue pour la modique somme de 2,1 milliards de dollars. Un vrai renversement de valeurs, quand on considère les visées premières de cette culture. On pourrait regretter que l'histoire proposée dans *Skateboarding and the City: A Complete History* par Borden ne soit pas aussi « complète » qu'elle prétend l'être, quand on considère que pratiquement aucune place n'est accordée aux personnes trans et queers qui pratiquent le sport. Pourtant, je le sais pour l'avoir vu, les stakeparks du Brésil sont hétérogènes du point de vue du genre et de l'orientation sexuelle, comme le sont ceux de Barcelone et de Madrid, et le mouvement montréalais d'occupation du stakepark sous le viaduc Van Horne est représentatif de ce qui se passe ailleurs dans le monde.

C'est qu'un changement radical est en train de s'effectuer, et il pourrait bien ébranler la culture actuellement légitime du skate, qui a pris racine aux États-Unis. Dans son livre, Iain Borden montre que celle-ci a « promu l'hétérosexualité comme la norme dominante et a ridiculisé ceux qui ne se

conformaient pas à ce stéréotype » (je traduis). Je n'ai jamais été ouvertement ridiculisé par des skaters, mais ils ne m'ont jamais non plus accueilli comme l'un des leurs. Je grave souvent autour des stakeparks. Sortir le soir, en tant que queer, a été pour moi synonyme d'aller dans le Mile End. L'espace qu'occupent les skaters est une sorte de carrefour au cœur de ce quartier, qui a comme bordure le chemin de fer qui traverse la ville. Dans ce recoin particulier, le viaduc joue le rôle de pilier central ; un escalier situé à quelques mètres du stakepark permet de rejoindre, à pied, la rue Saint-Denis et la station de métro Rosemont. Il s'agit d'un lieu de passage inévitable, et j'ai souvent eu à le traverser, en surveillant chacun de mes gestes pour avoir l'air le plus « normal » possible. D'où le désir de me sentir accepté par les skaters, du moins, de n'être pas remarqué par eux. Pour la simple raison qu'il n'est pas rare que nos trajectoires se croisent.

**

Pour le meilleur et pour le pire, *Kids* (1995), de Larry Clark, est à la base de ma compréhension de l'univers du skate et de sa signification sociale. Sorti en salle deux ans après ma naissance, le film suit une jeune fille de douze ans, Jennie, alors qu'elle découvre qu'elle a été infectée par le VIH à la suite de sa première relation sexuelle avec Telly, l'un des don Juan sur skate de Manhattan. Le long trajet qu'elle entreprend l'entraîne dans une sorte de pèlerinage dans les lieux clés de la jeunesse contre-culturelle new-yorkaise (stakeparks, raves, *house parties*), qui sont dépeints comme le théâtre de tous les vices.

Dans le cadre de cette pérégrination cinématographique qu'on a souvent qualifiée de documentaire, les dynamiques sociales de ces espaces sont révélées avec force. Particulièrement digne d'intérêt pour notre enquête est cette horrible séquence qui met en scène Telly et sa bande de voyous dans un stakepark de la ville. Ceux-ci s'en prennent alors à des homosexuels qui passent trop près d'eux, pour leur faire comprendre qu'ils n'ont pas de place dans ce territoire hétéromasculin : « *This shit is sick! Faggots! Fucking faggots! Butt pirate! Bitch ass faggot! Fuck out of here, motherfucker!* » Le tout pendant que le couple hésite à réagir, se prend la main sans trop savoir quoi faire, pour finalement partir en faisant aux skaters un maigre doigt d'honneur.

Bien que le stakepark soit un espace contre-culturel, qui s'oppose fortement à la morale commune, le film montre qu'on y reconduit avec une très grande violence les normes sexuelles de l'époque. Le film est majeur à la fin du XX^e siècle et dans les premières années du XXI^e siècle. S'il est censuré dès sa sortie dans les salles américaines, il remporte l'adhésion des jeunes, qui lui vouent un culte malgré (ou en raison de) sa propension à rendre visibles les frontières morales de la société. Un article d'*IndieWire* intitulé « 20 Reasons Why *Kids* is an American Masterpiece » met par ailleurs en lumière la capacité du film à changer l'horizon d'attente face aux œuvres racontant le passage à l'âge adulte, à déconstruire les stéréotypes de l'adolescence et à faire écho à la violence caractéristique de la fin des années 1990 aux États-Unis. On peut parier que le legs culturel immense de *Kids* est également dû à ce qu'il a fait reconnaître le talent de Larry Clark (réalisateur), de Harmony Korine (scénariste)

et de Chloë Sevigny (actrice), figures fortes des années 2000 et 2010.

Kids, que j'ai vu une fois adulte seulement, m'a certes fait une forte impression. Il est par ailleurs venu concrétiser ce que j'avais jadis compris en regardant des camarades d'école partir avec leur skate : malgré la nonchalance particulière de cette culture face aux règles, je demeurais dans l'incapacité

Dans ce monde masculin qui se vante d'être en tout point décontracté, il y a tout de même des normes auxquelles il ne faut pas déroger.

de me joindre à elle. Je sais que, pour plusieurs de mes ami-es, le sentiment est le même. Dans ce monde masculin qui se vante d'être en tout point décontracté, il y a tout de même des normes auxquelles il ne faut pas déroger. Les stakeparks de la ville m'ont longtemps causé de l'anxiété, juste à m'y approcher. Le cœur qui bat et le thorax qui se gonfle, pour paraître plus menaçant (et moins vulnérable). Avant l'occupation montréalaise, je ne pense pas que j'aurais osé m'asseoir près d'un terrain de rouli-roulant. Pas seulement à cause de *Kids*. À cause d'une culture entière, qui a d'ailleurs amené le journaliste Patrick Welch à faire, en 2011, un reportage au titre révélateur, « The Last Taboo : Why are there so few openly gay pro skaters ? », où il enquête sur l'homophobie propre à ce milieu.

À mon avis, il n'est pas anodin que les personnes trans et queers de Montréal se soient réunies dans le stakepark du Mile End. Cela s'explique, tout d'abord, par un besoin criant d'espace. *L'infiltration* qui a été faite dévoile que ces groupes sociaux n'ont pratiquement pas de lieux qui soient les leurs en ville. Encore moins en temps de pandémie, alors que les bars et les boîtes de nuit étaient fermés, deux types d'espaces qui avaient comme caractéristique de *contenir* ces groupes sociaux aux heures non productives de la journée et, d'une certaine façon, de les reclure et de les cacher. On remarquera également que, placées sous l'emblème de la sécurité, les décisions prises pendant la pandémie ont régulièrement retenu les besoins de la famille nucléaire québécoise, en laissant de côté les modèles moins communs de vie (plus difficiles à dévoiler par les statistiques), comme les *familles choisies* qui ne partagent pas un même domicile, mais qui constituent le réseau social et affectif d'une personne. En répondant à ce besoin d'espace et de sociabilité, le mouvement s'inscrit de façon peut-être inattendue dans l'histoire des revendications urbaines. Se rassemblant pour atteindre un nombre considérable, les membres des différents groupes ont été bien *visibles* dans l'œil du public, dansant sous les lampadaires de la ville, devant des policiers qui les ont systématiquement arrêté-es.

En même temps – et avant tout, j'ai envie de dire –, le choix d'occuper le stakepark témoigne d'une attitude revendicatrice face à un espace contre-culturel qui reproduit les normes sociales actuellement dominantes et dont les principes d'exclusion dépassent de loin le contexte de la pandémie. Je veux vous faire part de l'incroyable sentiment de victoire que j'ai ressenti quand on m'a invité pour la première fois à rejoindre des ami-es au stakepark du Mile End et à infiltrer, de ce fait, les skaters. Ma réaction, dubitative (« Ben non, on n'est pas invité-es dans ce lieu »), a précédé une intense satisfaction de faire mes premiers pas sous les lampadaires (très forts) qui éclairaient ma gang et moi. Dans des vêtements beiges déconstruits, qui révélaient mon corps et qui dévoilaient par le fait même un certain écart par rapport à la culture du skate, j'ai exécuté de petits *moves* de débutant entre les rampes, sur le terrain plat, avec un large sourire étampé dans la face. Durant les mois qui ont suivi mon passage dans ce lieu habituellement hétéronormé, j'ai vu l'engouement que j'avais ressenti se reproduire chez mes ami-es queers et trans, mais aussi chez les femmes de mon entourage, qui sont elles aussi exclues de cet espace, tout comme les hommes hétéros qui ne correspondent pas aux stéréotypes du genre. En faisant leur le stakepark, iels s'en sont pris aux différentes formes d'exclusion du quotidien, dans le but de les subvertir et de s'en affranchir. Là réside, selon moi, la réelle force du mouvement d'occupation du stakepark.

Terrain

Et, immanquablement, la police débarque.

Il doit être 21 h 30, je suis en retard, je le sais. J'augmente le rythme de mes pas pour arriver le plus tôt possible. La soirée ne durera pas très longtemps avant qu'on doive s'éparpiller et se retrouver au gym extérieur, parce que le stakepark sera étroitement surveillé. Ce n'est pas trop grave d'arriver en retard, mais je suis quand même un peu déçu. Envahir le terrain des skaters est hautement plus satisfaisant que d'occuper un terrain d'exercice vide, qui a, en quelque sorte, déjà la constitution d'un club. C'est à cause du revêtement en faux gazon et des grandes chaises disposées autour, qui rappellent la piste de danse et ses zones de repos.

On est au milieu du mois de juin 2021, et cette soirée de l'occupation en sera une des plus mémorables. C'est peut-être la cinquième fois que je vais au terrain depuis mon initiation au skate, qui, elle, a eu lieu au cours du premier été de la pandémie. Pour cette nouvelle édition, certaines personnes ont apporté le matériel nécessaire pour transformer l'espace en un véritable rave, dont des haut-parleurs, une table de mixage et même une petite lampe pour que les DJ voient ce qu'ils font. La foule de plus d'une centaine de queers qui dansent au milieu des rampes de béton m'ébranle, esthétiquement et émotionnellement. J'ai envie de me jeter sur tout le monde, tellement c'est beau de voir la jeunesse ainsi rassemblée et organisée, même dans ce qui s'apparente à une piscine de banlieue trop éclairée. Je calme momentanément mon enthousiasme, le temps de descendre dans la cuve, à mes risques et périls, et d'arriver au plancher de danse. Au lieu de glisser, je tombe, et le béton m'abîme un peu les côtes ; je ne le remarquerai que le lendemain. Tant pis. *Let's goooooo!*

Avec les haut-parleurs installés dehors, la basse de la musique est comme un train qui avance dans des ruines. Il y a une qualité manifeste à ce son qui s'échappe de la table du DJ pour ne plus revenir, l'onde propulsée dans les confins de la ville. Sur le plancher des vaches, je salue plusieurs personnes, et je tends l'oreille. J'essaie de déterminer si la chanson techno a pris comme échantillon une voix chantant *Terrible news*, ou bien *Therapy news*. Deux émotions totalement contraires. Plus la boucle de la musique s'intensifie, plus les gens crient dans le vide. Je m'avance plus profondément dans le groupe, jusqu'à ne plus voir les rebords de la cuve (ils sont à moins d'un mètre encore, mais il y a beaucoup de monde). Un peu syncopée, la rumeur de la foule me fait un bien fou ; ça faisait des mois que je n'avais pas ressenti un tel sentiment de collectivité. On se croirait au Piknic Électronik, de soir, à l'heure des queers, qui choisissent des chansons pour accompagner leur kétamine. Je me dis que la confusion sonore vient peut-être du fait que les deux paroles alternent subtilement, comme quoi les terribles nouvelles des un-es peuvent être les nouvelles thérapeutiques des autres.

Mon arrivée ne déclenche aucune vague dans l'écosystème qui est déjà en place. Je ne suis pas un agent trouble venant créer la bisbille dans un environnement aux règles fixes, comme dans un roman de Balzac – ou *Occupation double*. Je dirais même que je ne suis le point focal pour personne, malgré le fait que j'arrive avec un appareil argentique pour documenter la soirée. Ce soir, c'est peut-être à cause de l'âge, mais je me sens davantage observateur qu'acteur. Je m'approche de la trentaine et, dans cet univers particulièrement jeune, trente ans, c'est vieux. Je prends quelques photos des personnes qui sont venues avec des planches, ceux qui se sont réellement donné-es à la tâche. Sophie avec son *board* devant l'un des piliers tagués du viaduc. Scott qui me pointe du doigt, avec colère et entêtement, le skate en retrait dans la main gauche. Ensuite, je vois Colin qui fait de cette fameuse kétamine, complémentaire au contexte actuel. Je passe ma main dans ses beaux cheveux roux bouclés, avant de faire une ligne.

Tandis que je relève la tête, la musique scande « *There is no fire / like passion* ». Je regarde les yeux de Colin me faire reflet. Je souris, puis je me concentre sur la bande de *straight*, derrière, qui vaquent à leurs activités habituelles : pratiquer des *tricks*, encore et encore, risquer de tomber même si ça fait mal, repartir. Ils existent en parallèle de nous, apparemment pas dérangés, comme des colocos qui cohabitent en paix, chacun dans sa chambre. Si on nous voyait de loin, je pense même qu'il pourrait y avoir une certaine confusion entre les skaters *straight* et les skaters queers. L'esthétique skate a toujours été un peu à la mode chez les queers, surtout les vêtements amples, mis en mouvement par les corps qui se déplacent. À bien y regarder, toutefois, il y a d'assez grosses différences. Ça se joue dans le coup de ciseau bien placé pour révéler la peau. Pour ma part, je porte un *crop top* noir fragmenté aux coutures inversées et des shorts noirs, dont les coutures sont aussi à l'envers, un ensemble qui n'est aucunement considéré comme « intense » parmi nous. Alej a revêtu une camisole noire brillante par-dessus un long chandail noir ajusté, Oli porte un complet en faux cuir qui étincelle à la caméra, Blaise est habillé en « mou », et je ne me souviens plus du reste. Faudrait que je regarde les photos pour vérifier.

Sans que je m'en rende compte, 23 heures arrivent. C'est Syana qui se place à la table de mixage, une favorite du milieu. Je m'avance plus près d'elle, et lui fais un petit salut de la main ; elle répond par un clin d'œil. Avant de commencer à jouer, elle nous invite à écouter son nouvel album, *19 Years of Rage*, qui s'apprête à sortir ou qui vient de sortir. Et alors qu'elle ouvre le bal avec l'une des chansons qui figurent sur l'album, que les ami-es se rassemblent autour d'elle, l'encouragent et la prennent en photo pour nourrir leurs réseaux sociaux, je deviens complètement hypnotisé par les paroles du refrain et me laisse emporter par elles dans la danse.

Forbidden love, forbidden love
I just want forbidden love
Crave all your forbidden love
Give me your forbidden love
 [...] *Your forbidden love is my forbidden drug*

On enlèverait les répétitions de *forbidden* qu'on aurait un poème amoureux des plus traditionnels, digne de la poésie des troubadours. Écrire parce qu'on ne peut pas obtenir, mais qu'on veut détenir, écrire parce qu'on désire une chose qui nous est refusée, tout ça est vieux comme le monde, fondamentalement lié à ce qu'est la littérature, et à ce qu'elle peut faire. Pourtant, les paroles insistent tant sur cette interdiction amoureuse, qui était déjà implicite dans les verbes (*I just want, crave all, give me*), qu'on serait tenté de se demander si c'est l'interdiction pour elle-même qui plaît. Devant les ravers qui suivent le quatre/quatre de la basse effrénée, je prolonge une réflexion qui m'est depuis longtemps chère. On parle souvent des personnes marginalisées comme d'individus qui ont un penchant pour le contre-culturel. On m'a déjà explicitement demandé : « Comment sortir les queers de l'underground si c'est l'underground qui leur plaît ? » La chanson de Syana exprime parfaitement cette tension entre l'interdit et le désir, qui se transforment l'un l'autre, et qui deviennent difficiles à distinguer. Il faudrait se demander ce qui a mené à l'amour de l'interdit, pour voir que ce n'est qu'un conditionnement ; parfois, on prend ce qui nous est offert et on s'y attache le plus qu'on peut, que ce soit la drogue interdite, un stakepark envahi ou un homme qui ne peut donner complètement son amour.

Et de même, on pourrait se demander ce qui rend une personne queer : pour moi, ce mot signifie un processus constant de déplacement, de transition ; ce qui est étrange bouge, se meut ainsi ; comme moi dans la foule qui danse ; comme les groupes marginalisés qui viennent apprendre à faire du skate pour avoir un lieu de rassemblement. Bouger, toujours, s'habituer à changer. Ce mouvement est forcé par la culture dominante. Le jour où l'orientation sexuelle ou les identités de genre ne seront plus perçues comme des caractéristiques discriminantes, on n'accollera plus l'adjectif *queer* au substantif *personne* ; l'identité est mouvante et les rassemblements trans et queers le montrent mieux que tout autre, parce qu'iels s'y sont conditionné-es, pour certain-es, dans la joie, pour d'autres, non. De mon côté, j'y pense encore.

Je suis interrompu dans mes réflexions par une rumeur qui parcourt la foule. Une rangée de policiers, alignés près de la rue Cloutier, bloque la sortie sud du stakepark. Ils ont dans leurs mains des lampes torches qu'ils pointent vers

nous, nous menaçant et nous éclairant comme on le ferait avec un animal pour l'effrayer. Même si je ressens une sorte d'anxiété monter en moi, j'arrive à calmer mon souffle qui s'accélère en me rassurant moi-même. Je me rappelle que tout cela est habituel, rodé, presque chorégraphique. Les queers se dissipent. On prend le temps de ramasser la table de mixage, les haut-parleurs et la petite lampe. On prend le temps de filmer les policiers, en faisant des danses ridicules devant eux et en criant, au passage, aux droits des trans. Des contraventions sont remises aux organisateur·trices. C'est malheureux, personne n'est bien fortuné dans ces groupes. Il paraît qu'on aurait entendu un membre du corps policier dire à un autre : « Garde ton calme, on ne veut pas qu'ils sortent dans les médias contre nous, demain. »

Plus drôle encore : alors que les personnes trans et queers se rendent au gym extérieur des Carrières, là où le party continuera, iels sont observé·es par des policiers qui se sont placés dans les escaliers du viaduc, afin de dominer du regard le stakepark. De leur position, ils ont vraiment l'air de nous parler du haut d'un balcon. Ce qui incite Tareq à clamer : « *O Romeo, Romeo, wherefore art thou Romeo ? / Deny thy father and refuse thy name / Or if thou wilt not, be but sworn my love* », une citation qui fait rire tout le monde, même la police. *See you later, boys.*

Archives

Pour la seconde année de l'occupation du stakepark, les organisateur·trices ont mis sur pied un compte Instagram nommé *Tran Horne Take-Over* (@tranhornetakeover). Il a permis de faire la promotion du mouvement social et a largement contribué à sa popularité. On y trouve des documents vidéo, photo et textuels annonçant les soirées queers, accompagnés de sous-titres provocateurs, souvent à saveur sexuelle, comme « *SKATE PARK SLUT OUT 2NIGHT, LET'S GET RAILED* », mais aussi à saveur militante : « *TRANS RIGHTS! Takeover Tonight* » et « *FREEDOM BABY #freebritney @britneyspears* ». Pendant la « haute saison » de l'occupation, il n'était pas rare de voir le contenu de cette page pirate relayé sur les pages individuelles des occupant·es, si bien que les publications fonctionnaient souvent comme des cris de ralliement transmis à de larges pans des groupes sociaux impliqués.

Le compte a également permis de faire circuler une collecte GoFundMe pour payer les contraventions abondamment distribuées et pour offrir des planches à ceux qui ne pouvaient pas se les acheter. La publication (une capture d'écran du site web de la collecte de fonds où l'on voit l'objectif demandé : 2 000 \$) est accompagnée d'un texte qui décrit la visée et les valeurs de l'occupation. Je recopie ici la première partie du texte, en la faisant suivre de ma traduction.

Tran Horne Take-Over is an initiative of empowerment, of sport and to assert our freedoms, rights and styles as trans and queer people. We are here to skate, flirt and make friends. We are not here to share, we are taking over the night in a predominantly heteronormative environment. Tran Horne Take-Over offers our force of presence through power in numbers, our responsibility to uphold and advance the labour of trans and queer communities before us and, most of all, to have fun. It's a gathering of beautiful and diverse sk8rs, friends and lovers which

is rooted in unapologetic queer community and radial neighbourhood euphoria. Queer nightlife is Queer survival!

[Tran Horne Take-Over est une initiative qui a pour but d'affirmer notre accès au sport et de revendiquer nos libertés, nos droits et nos façons d'être en tant que personnes trans et queers. Nous sommes ici pour skater, flirter et nous faire des ami·es. Nous ne sommes pas là pour partager, nous prenons le relais de la nuit dans un environnement majoritairement hétéronormatif. Tran Horne Take-Over est une force qui se distingue par le nombre et témoigne de notre responsabilité à soutenir et à faire progresser le travail des communautés trans et queers venues avant nous. Surtout, nous sommes là pour avoir du plaisir. Il s'agit d'un rassemblement de *sk8rs* diversifié·es et magnifiques, ami·es et amoureux·euses qui sont enraciné·es dans la communauté queer sans vergogne et dans l'euphorie radiale du quartier. La vie nocturne queer, c'est la survie queer !]

Il est notable que ce cri du cœur pour le skate queer prenne la forme du manifeste, forme artistique que plusieurs associeront à la modernité et aux grands « ismes » du début du XX^e siècle. Comme dans les plus célèbres manifestations du genre (écrites par les futuristes et les surréalistes), le social est envisagé par le prisme de l'art – ou de l'*ars* latin, soit le « savoir » ou « l'habileté » propre au sport. C'est un véritable rapport au monde qui est proposé par les auteur·trices de ce texte, qui l'inscrivent dans sa propre histoire (« notre responsabilité à soutenir et à faire progresser le travail des communautés trans et queers venues avant nous ») et dans son contexte géographique et temporel précis (« ici [...], la nuit [...], enraciné·es dans la communauté queer sans vergogne et dans l'euphorie radiale du quartier »).

Que ce soit par la valorisation du temps nocturne, par la mise en avant d'un mode de vie alternatif au couple ou, simplement, par la légitimation du plaisir, le texte se place à l'encontre de bien des valeurs qui organisent actuellement la culture du skate et, de façon métonymique, la société hétéro-normative. Rédigé en temps de pandémie, il propose en creux une critique des injonctions gouvernementales qui nous ont été faites. Avec la phrase : « Nous sommes ici pour skater, flirter et nous faire des ami·es », et la désignation des individus impliqués par les termes : « ami·es et amoureux·euses », la publication Instagram nomme et souligne les types de relations qui ont été fortement négligées pendant la pandémie. Ce manque a été ressenti par l'ensemble de la population, et pas seulement par les personnes trans et queers. On pourrait se demander si ces dernières l'ont eu plus difficile pendant la crise que les personnes qui adhèrent au contrat social hétérosexuel – question qui mériterait une étude de fond et à laquelle je répondrais oui de façon instinctive –, mais il me semble que le mouvement social révèle avec force ce qui a été, *pour tous·tes*, oublié dans les décisions politiques qui ont été prises : nos besoins affectifs et relationnels.

« Un rassemblement de *sk8rs* diversifié·es » : un groupe varié d'individus aux réalités différentes, rassemblés par un besoin commun et par des habitudes culturelles. Les documents qu'ils ont produits ont permis de faire grandir le mouvement social, de montrer, en période de cloisonnement forcé, une issue. En même temps, ils font office d'archives et gardent la trace de ce qui s'est passé ; ils sont des traces concrètes des efforts qui ont été faits et des manières

dont ils ont été vécus ; ils marquent enfin un besoin criant d'être vu et entendu. Les vidéos qui ont été conservées sur le compte Instagram font également état de toute la place qui était dévouée à l'amour et à l'affection dans ces soirées. Ces archives montrent des personnes qui s'embrassent, s'enlacent, se collent, crient, rient, sourient, skatent, tombent, jouent. Elles dévoilent avec brio l'envers de l'immobilité qui

*Une rangée de policiers, alignés
près de la rue Cloutier, bloque
la sortie sud du stakepark. Ils
ont dans leurs mains des lampes
torches qu'ils pointent vers nous,
nous menaçant et nous éclairant
comme on le ferait avec un animal
pour l'effrayer.*

a été la nôtre pendant les deux dernières années. Et le courage de ceux qui ont osé prendre ce chemin.

Il n'est sans doute pas anodin que les groupes sociaux qui se sont réunis soient ceux qu'on désigne dans les médias comme faisant partie de « la communauté LGBTQ+ », un syntagme que j'ai volontairement décidé de ne pas utiliser dans ce reportage, parce qu'il me semble réducteur, en ce sens qu'il est trop souvent employé pour témoigner d'expériences qui sont immensément variées, ramenant à un dénominateur commun, une forme plate et rassurante, ce qui est profondément existentiel, ce qui est multiple et intense, un rapport au monde, à l'autre, à soi. On pourrait bien parler de la « communauté *straight* » comme d'un groupe homogène, mais on ne le fait pas – et je pense que plus d'une personne sourcillerait si on le faisait. Tout cela renforce, il me semble, un système d'exclusion qui tend à voir « les communautés LGBTQ+ » (il faudrait au moins le mettre au pluriel) comme séparées de la grande communauté sociale, qui ne se nomme pas. À force d'être marginalisées par la société, les personnes trans et queers se sont rassemblées, devenant par le fait même une « force qui se distingue par le nombre », une voix politique et militante capable de révéler des maux partagés. Les besoins qu'iels ont révélés concernent néanmoins l'ensemble de la collectivité. N'oublions pas qu'iels en font partie, également.

Cela pointe en effet vers un mal plus grand. Solitude, dépression, anxiété, mal de vivre, misère affective : le nombre de personnes souffrant de ces maux, qu'elles soient jeunes ou vieilles, trans, queers ou *straight*, augmente sans cesse. Le domaine de la vie affective et psychique n'est-il jamais pris en compte dans les calculs de nos gouvernements ? Lors de la pandémie, les personnes trans et queers ont pris en charge

leur destinée. On leur a envoyé la police. Ce jeu de force est non seulement barbare, mais il délégitime des besoins pourtant essentiels, il marque d'opprobre ce qui pourrait être célébré et valorisé. La massue de la police couvre de dettes ceux qui se sont rassemblés, mais elle s'en prend aussi à la valeur symbolique de nos rassemblements. On a tous ri jaune à la vue des foules massées devant le Centre Bell pour les séries éliminatoires de la Coupe Stanley – qui ont eu lieu aux mêmes dates que l'occupation du stakepark, je tiens à le dire. Aucune contravention n'a été distribuée, aucun ordre de se disperser, pas de lampes de poche ni de matraques en vue. J'ai peur d'imaginer ce qu'on aurait dit à propos de nous s'il y avait eu une éclosion de covid-19 dans notre milieu de *personnes suspectes*. Aux yeux des médias, des sans-nom qui ont le dos large.

Au sein même du milieu des ravers, la valeur politique du mouvement est contestée. Je crois que c'est l'une des conséquences de ce rapport de force, qui détermine ce qui est légitime et ce qui ne l'est pas. Pour moi, en tout cas, l'occupation du stakepark a modifié ma façon de percevoir cet espace. Dans un lieu qui était déjà investi d'une culture, les personnes trans et queers sont venues surimposer la leur ; iels ont introduit leur façon d'être sans détruire ce qui était déjà en place. Le *straight park* s'est adapté à de nouveaux besoins, libre d'être réinvesti par les personnes qui l'utilisent. Je n'accélère plus le pas lorsque je passe près du viaduc du Mile End, je le regarde désormais avec les yeux d'un habitué. Je crois qu'il y a plusieurs façons de faire sa place dans le monde, de s'approprier un peu de terrain. Les mouvements sociaux ne font que nous révéler de nouvelles stratégies et de nouvelles rhétoriques pour y parvenir.

Demandes

De retour au gym extérieur des Carrières, le matin. Les deux hommes me font face, ils sont passés à autre chose. Le soleil de la fin juillet tape. Comme il m'est souvent arrivé de l'être tout au long de ma vingtaine, je suis « lendemain de veille ». Les litres d'eau que je bois ne parviennent pas à complètement réhydrater mon corps et, tant pis, je garde avec moi le mal de tête comme la preuve cachée de ce qui est survenu hier. Ça fait un certain temps que j'ai pris conscience des complications inhérentes à mon horaire, que ne vivent pas plusieurs de mes ami-es ni ma famille. En faisant partie d'une culture complètement immiscée dans les heures de la nuit, j'ai eu parfois de la difficulté à accomplir ce qui était attendu de moi le jour.

Ce mode de vie n'est pas nécessairement un choix, j'aimerais le dire. C'est l'une des conséquences, dans la diachronie, d'une exclusion systématique des gens trans et queers, qui ont été repoussés coup après coup dans des espaces et des temps qui étaient autres. Les implications sont économiques – que l'on pense à ce préjugé qui fait de tout homosexuel un coiffeur –, mais elles sont également sociales. La fatigue issue des longues soirées au stakepark, je la porte donc comme le badge de mon époque. Ma fatigue relève de mon acharnement à répondre aux attentes de deux cultures qui communiquent mal. Il a ainsi fallu que je trouve un équilibre entre ma vie personnelle et ma vie professionnelle. Le terme équilibre est d'autant plus significatif quand on le réinscrit dans

le cadre d'une analyse portant sur le skate, puisque l'*ars* de ce sport consiste à se tenir debout sur la planche en mouvement, au risque de s'effondrer au sol. Dans cette culture hétéro-normative, j'ai longtemps été en quête de stabilité. Comme les skaters sur leur terrain de prédilection, je me suis acharné à la tâche : j'ai pratiqué les figures prisées, jusqu'à ce qu'on me considère comme assez bon, parfaitement conditionné, en

de Marshall B. Rosenberg, on propose de formuler au « je » ce qu'on ressent et de faire des demandes précises. Voici les miennes, au nombre de deux : je souhaite que nous observions les manifestations sociales là où elles sont, de façon à voir ce qui se trame dans l'ombre comme quelque chose de beau et d'historiquement signifiant ; je désire que nous travaillions à partir des cultures queers et trans existantes – qui répondent à des besoins précis – afin de leur donner plus d'espace et de reconnaissance.

Il y a plusieurs façons de faire sa place dans le monde, de s'approprier un peu de terrain.

quelque sorte. D'où ma fascination pour ces lieux où les codes paraissent complètement renversés. Des espaces où je suis capable de reprendre appui après l'avoir perdu. Des espaces où je peux tomber sans risque, rire – et, à nouveau, repartir.

Justement, au gym extérieur des Carrières, il est temps que je me déplace. Je me lève du faux gazon et, devant les deux hommes, à contre-jour, je remets mon chandail. Alors qu'ils parlent de je ne sais quoi, l'un d'eux plisse les yeux, quelques secondes seulement. Quand je passe près d'eux, le rythme de leur conversation ralentit ; je leur fais un sourire espiègle, sans méchanceté. Leur regard se fige dans le mien ; j'enfourche ma selle, donne de premiers coups de pédale vers Villaray. J'évite les carcasses de bière en me disant que, la prochaine fois, j'apporterai des sacs poubelles pour qu'on laisse un peu moins de preuves derrière. Un peu de nettoyage ne fera de mal à personne, *come on*.

En roulant vers chez moi, je me demande : comment faire des demandes sociales si celles-ci sont automatiquement disqualifiées par la morale commune ? Comment justifier que les rassemblements dans un stakepark en temps de pandémie soient valables, si on ne se fie qu'aux apparences ? Pour se faire entendre, les personnes trans et queers n'ont qu'un recours : crier au préjudice, prouver qu'un crime a été accompli. C'est la stratégie qu'ils utilisent parfois, comme dernier recours, comme seul recours ; on sait combien les poursuites judiciaires peuvent être dispendieuses et diablement fatigantes. Or on devrait choisir de regarder ce qui nous est montré. En s'en prenant à la culture du skate – ou en s'éprenant de celle-ci –, une culture qui, par-dessus tout, voue un culte à l'image, photographiant chacun de ses moindres *tricks* pour en faire un partage international, les personnes trans et queers ont individuellement et collectivement lutté pour qu'on les reconnaisse et qu'on les écoute, dans toutes les nuances de leurs propos. Ils ont milité pour faire reconnaître leur existence dans un contexte pandémique des plus rudes, tout en faisant valoir la richesse des cultures minoritaires, qui sont forcées de répondre aux exigences de la culture dominante. Il faut apprendre à regarder. Entraîner l'œil à accorder un sens aux nuances. Voir, de loin, ce qui démarque le skater *straight* du skater queer, au-delà des coups de ciseaux dans les vêtements noirs et amples. Dans la communication non violente

✱✱

Au tout début du mois de septembre, j'ai été invité à Sherbrooke pour faire une lecture de mes *Carnets de l'underground*, dans le cadre d'une soirée officiellement queer. Mon ami Maxime a eu l'amabilité de louer une voiture et de m'y conduire. Une bénédiction. Alors qu'on prenait le pont Champlain pour se diriger vers la 10, les entrailles de la ville en chantier sont apparues devant nous : de grands espaces ouverts et bétonnés, fermés à la circulation, remplis d'obstacles et de trous à éviter. Dans mes yeux d'apprenti skater, les ruines de la ville se sont dévoilées comme des espaces que je pourrais aller parcourir avec ma planche. Une vision nouvelle pour moi – débutant du rouli-roulant –, mais qui est celle des skaters depuis longtemps, elleux pour qui toutes les architectures urbaines peuvent être considérées comme des terrains de jeu potentiels, des endroits insolites à occuper par le skate. Je pense au compte Instagram @travauxmtl, où l'on peut voir des drag kings, des drag queens et tout un éventail d'individus photographiés dans des poses absurdes ou sexy sur les chantiers, dans le simple but de s'en prendre à leur signification traditionnelle, de la tordre pour changer la perspective sur ces espaces. Des lieux chargés de signification, où les uns et les unes se font souvent siffler (ou pire) par des bandes majoritairement formées d'hommes hétérosexuels. Des chantiers en queerisation.

Dans la voiture, en sortant de Montréal, je m'imagine me transformer en petit oiseau afin d'aller observer à distance les entrailles de la ville – ces chantiers concrets et symboliques où elle se travaille de l'intérieur. Je repasse par le Village, l'hors-Village, le Mile End, le stakepark sous le viaduc Van Horne. Ni ce soir ni les soirs qui suivront je ne pourrai revoir l'occupation queer du stakepark, car, pour paraphraser Drake, « si vous le voyez, c'est qu'il est déjà trop tard ». Déjà, le temps pour moi d'écrire cet article a été suffisant pour que l'événement cesse d'exister dans la forme que j'ai analysée, qu'il se déplace, se transforme. Ce mouvement a fait son temps. Des traces en ont été laissées. Pour le reste, il faudra garder les yeux ouverts. **L**

L'auteur tient à remercier Jeanne Simoneau, première lectrice de ce texte, dont le travail d'édition de feu ressemble bien souvent à une collaboration.

Gabriel Cholette est docteur en littérature médiévale. Son livre *Les carnets de l'underground* a été publié chez Triptyque dans la collection « Queer ».